

colorchecker CLASSIC



0 cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20

x-rite

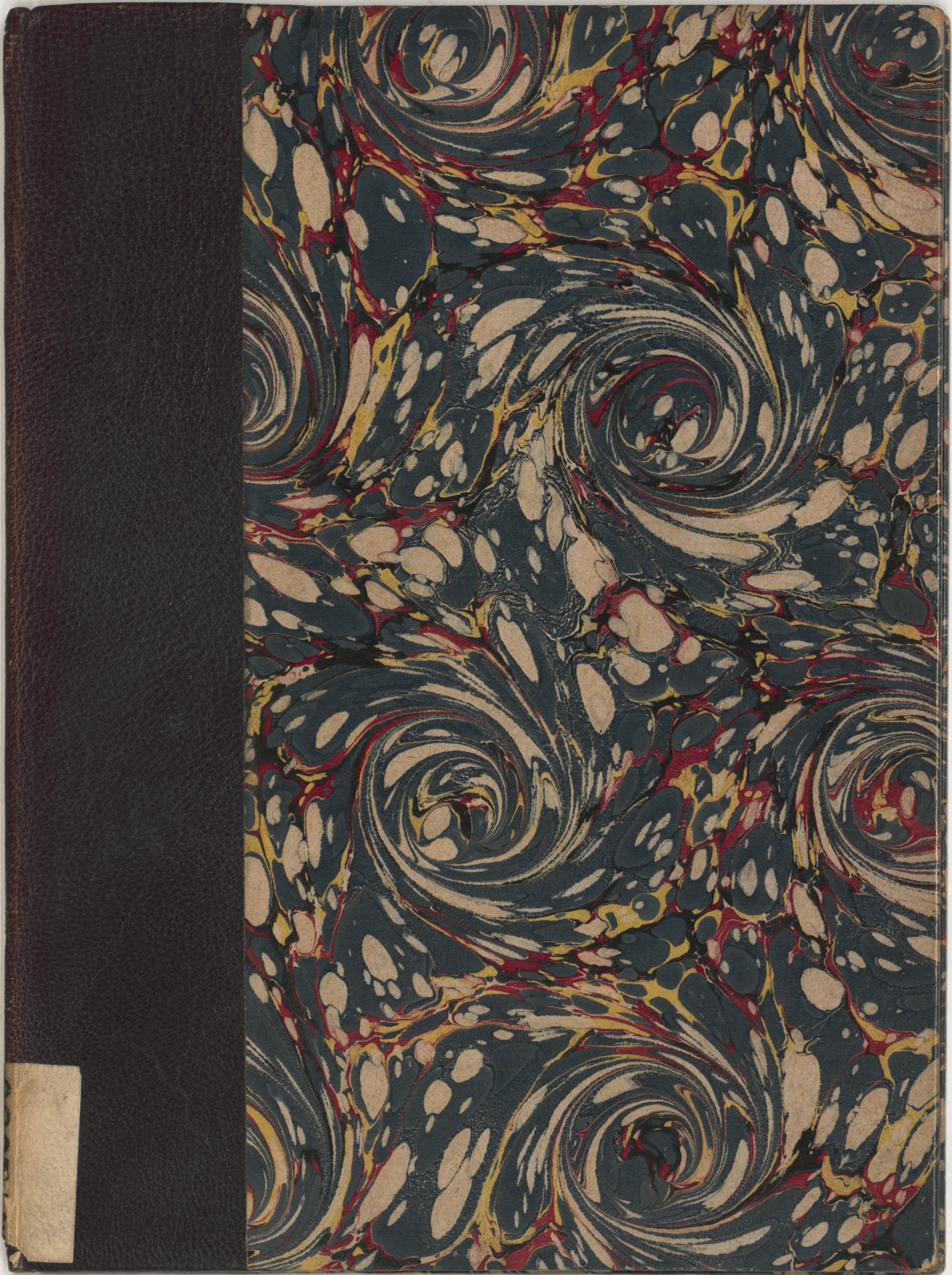
mm

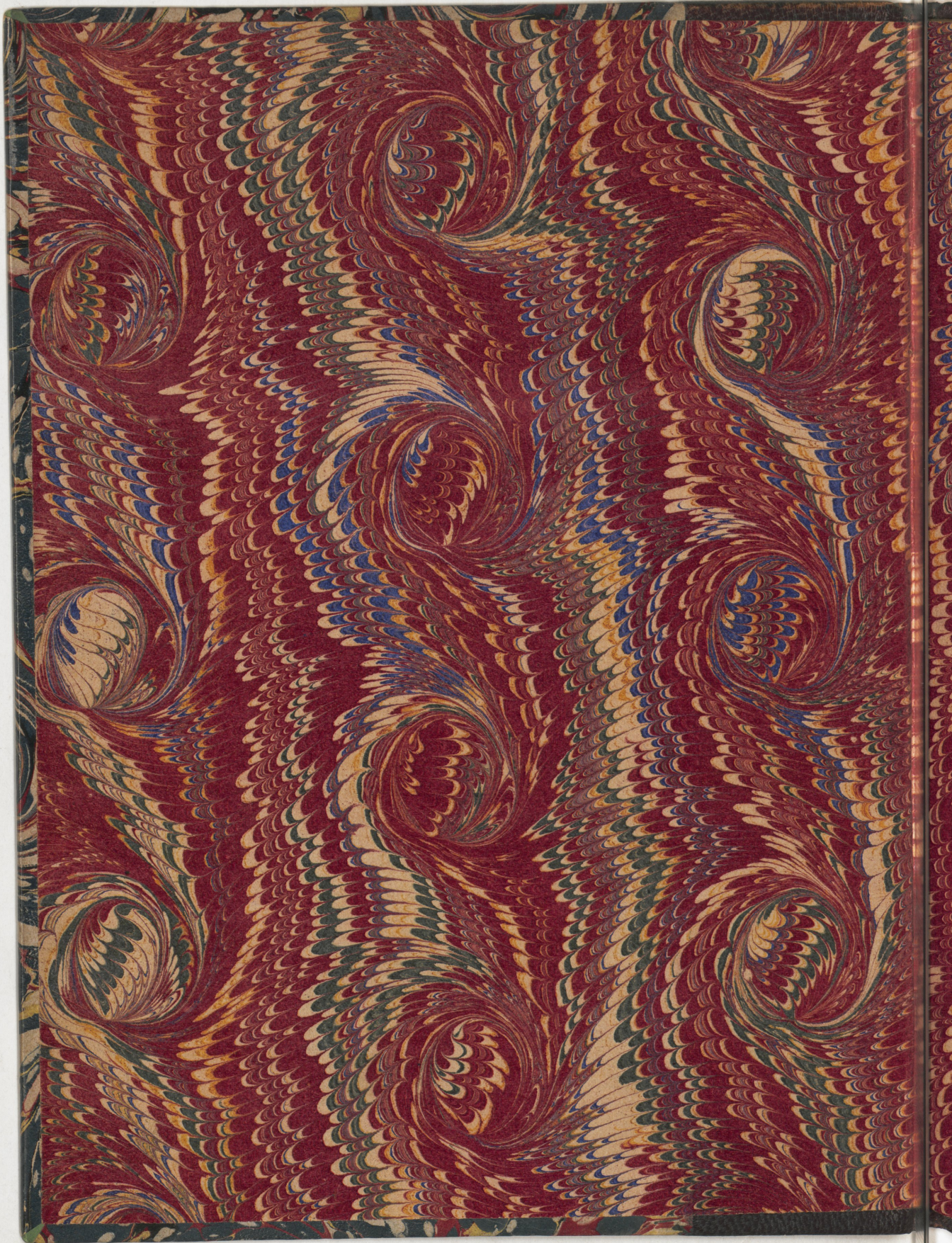
M. COCQUET

LE FRONDEUR DESINTERRÉS

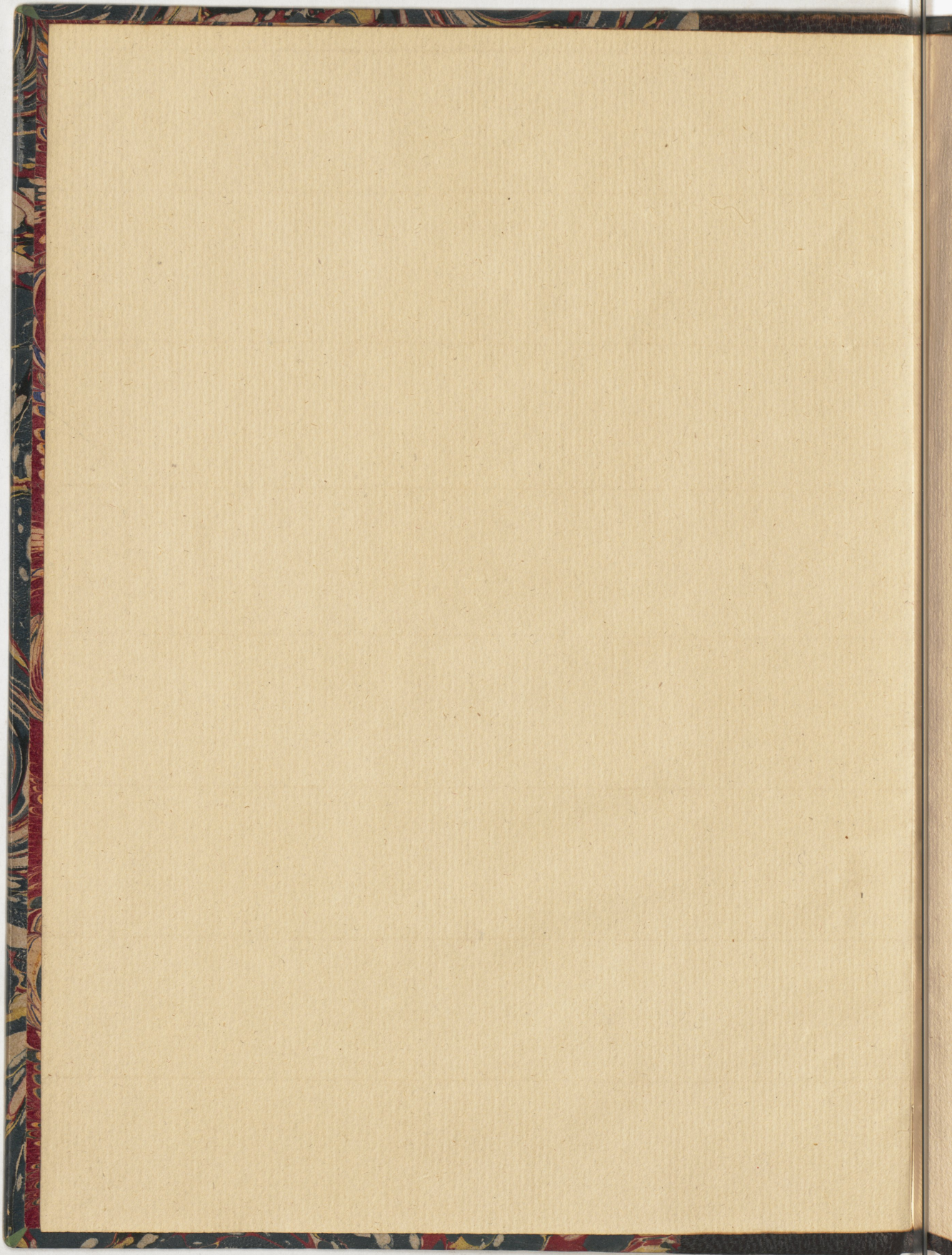
1680

|||





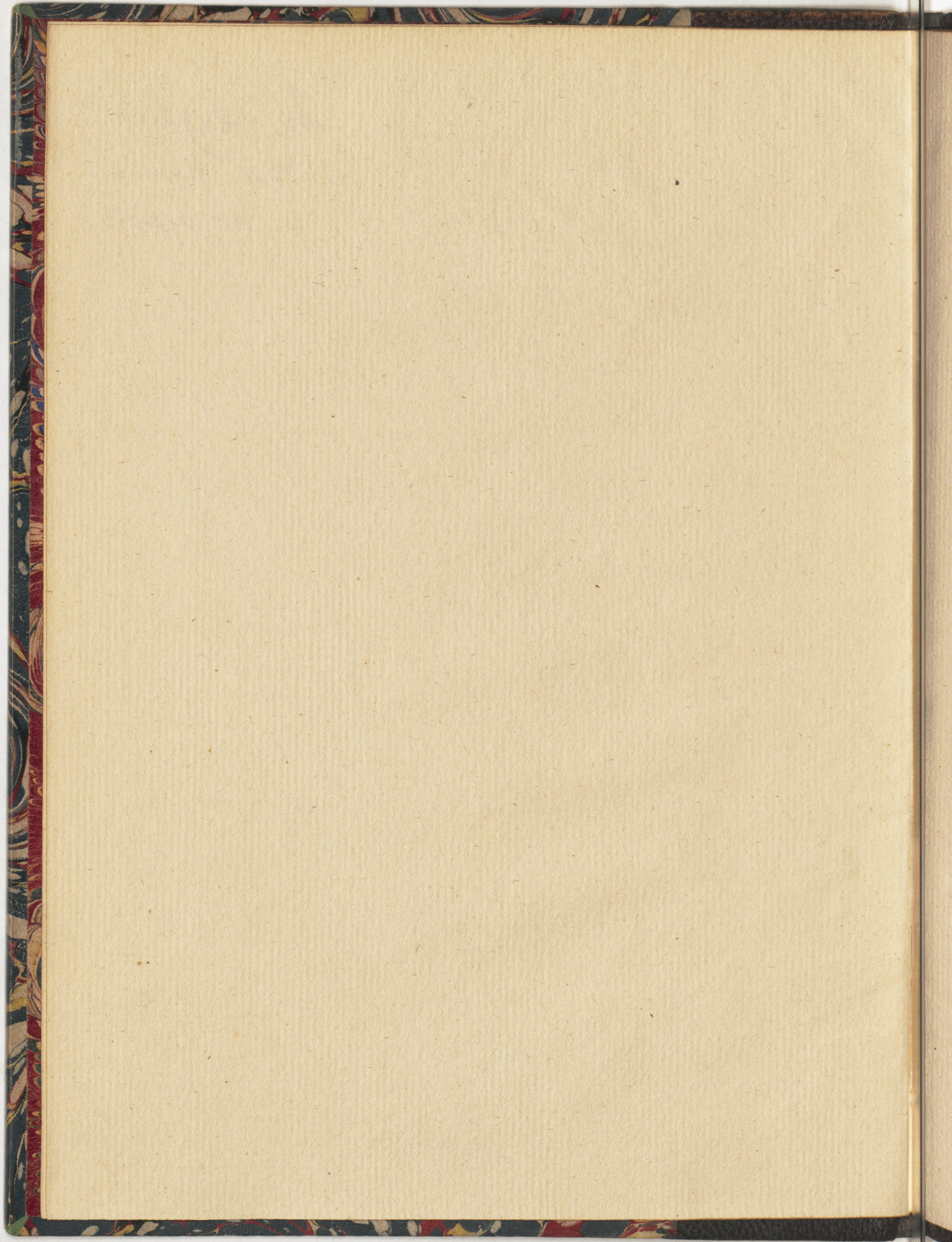




In. 12959.

Cat. Moreau.

n° 1452.



288 +62 2/6

L E

FRONDEVV DES-INTERESSE:



M. DC. L.

70

105

L E

FRONDEUR
DESINTRESSE



M. DC. L.



LE
FRONDEUR
DES-INTERESSE.

FRONDE qui trompant les mortels
Te fais eriger des autels
Depuis la fatale journée
Qui mit en divorce nos Loix,
Et fit de la feste des Roys
Le plus triste iour de l'année.

Fille du tumulte & du bruit
Que le sort auenugle conduit
Je ne scay sur quoy tu te fondes
Pour nous vouloir donner la Paix,
Tu ne la desiras iamais,
C'est pour la Guerre que tu frondes.

Tu fais comme les Matelos,
Et comme eux tu tournes le dos
Aux lieux où tu veux prendre terre
La Paix n'est point ton élément,
C'est un pretexte seulement
Qui te sert à faire la Guerre.

Par un industrieux abus
Tu nous augmentes les tribus
Que tu feins d'oster par les armes;
Qui te croit est bien innocent,
Un escu nous en couste cent,
Voila le sujet de nos larmes.

Nous iettons des l'armes de lang
De t'auoir esleuee au rang
De ceux que la gloire enuironne,
Et de voir que tes estendars
Depuis la Seyne soyent espars
Iusqu'aux rines de la Garonne.

Germe de nos diuisions
Qui fait regner les passions
Iusques dans les Palais des Princes;
Ton venin qui par tout s'espand,
Pire que celuy du Serpent,
Desole toutes nos Princes.

Ne croy pas pourtant que ta voix
Attire à toy les bons François,
Ny qu'une auengle obeissance
Mette iamais sous tes liens,
Ceux dont la fortune & les biens,
Dependent d'une autre Puissances.

Non, ce venin contagieux
 Ne gaigne que les Factieux
 Que le repos public ne touche,
 Et qui par d'autres interests,
 Qui ne sont plus guere secrets
 Ont un cœur qui dément la bouche.

Mais, Fronde, à quoy sert ce discours,
 Je parle à des gens qui sont sourds,
 Pour m'entendre ils n'ont point d'oreilles
 Pleust au Ciel que tous ces frélons
 N'eussent iamais eu d'aiguillons
 Non plus que les roys des Abeilles.

Nous serions malgré tes supots
 Dedans nos maisons en repos,
 Et pourrions battre à la campagne
 Les bleds que nous y auons mis,
 Sans les voir prendre aux ennemis
 Qui les moissonnent pour l'Espagne.

Quel estrange bouluersément !
 On nous mange diuersément,
 Par la Guerre, & par la Maltôte,
 Ce qui reste depuis dix ans
 Du ravage des Partisans,
 Tout d'un coup la Fronde nous l'oste.

6
Puis donc que ce foible secours
De nos maux entretient le cours,
Au lieu de leur fermer la porte;
Reuenons à nous, chers Frondeurs,
Temperons vn peu nos ardeurs,
Vn zele indiscret nous emporte.

Si dans les premiers mouuemens
On iugeoit des éuenemens
Tous les hommes seroient bien sages;
Helas! qu'auons nous entrepris,
Pouuions-nous iamais faire pis
Que d'exciter tous ces orages?

Estions-nous aux extremitez
Des dernieres calamitez,
Pour tenter vn remede extrême?
Le malade qui veut mourir,
Par vn desespoir de guerir,
Agit ainsi contre luy-mesme.

Paris, & les lieux d'alentour,
N'ont ny commerce ny labour,
Toutes choses sont déperies;
L'Estat a perdu sa vigueur,
Il s'en va tomber en langueur,
Ses deux mamelles sont taries.

En quel abysme de malheurs
 Nous precipitent nos chaleurs,
 Le Peuple gemit, l'Estat souffre;
 Et dans nostre souleuement
 Nous voyons nostre abasement,
 Et tombons dans le mesme gouffre.

Ne soyons plus, amis Frondeurs,
 Ny demandeurs ny deffendeurs,
 Renonçons à nos guaranties;
 Et démeslons les differens
 D'entre les Petits & les Grands,
 Sans nous rendre iamais parties.

N'est-ce pas un enchantement
 De chercher du solagement
 Eans le desordre & dans la Guerre;
 La Fronde desormais ne sert
 Qu'à nous faire manger en vert
 Tous les biens qui sont sur la terre.

Les pauvres qui meurent de faim
 Demandent la Paix ou du pain:
 Et ceux qui viuoient de leurs rentes,
 Forcez par la neceßité,
 Vendent ce qui leur est resté,
 Et ne vivent que de leurs ventes.

L'Orgueil fait place à la pitié,
 Tous biens sont reduits à moitié,
 On voit fondre nos heritages,
 Et peut-estre nos heritiers
 Perdront sur nos biens les deux tiers
 Avant qu'ils facent leurs partages.

La Fronde estoit bonne aux enfans
 De certains Frondeurs triomphans,
 Mais elle a ruiné les nostres,
 Tous les biens ne sont pas communs,
 Ce qui peut profiter aux uns
 Est souuent damageable aux autres.

Depuis qu'on nous a des-vnis
 Nos Ports ont esté desgarnis,
 La Famine a suivy la Guerre,
 Le Ciel a pleuré nos malheurs,
 De l'abondance de ses pleuis
 Il a quasi noyé la terre.

Ces gens qui faisoient les Tribuns,
 Ces peres du Peuple importuns
 Ont bien engendré des miseres;
 Iamais les enfans de Paris
 Ne se virent si mal nourris
 Que lors qu'ils eurent tant de peres.

Les

Les soins de ces Reformateurs
 Qui veulent estre nos Tuteurs,
 Ne sont point du tout supportables;
 Sortons de cét aveuglement,
 Car pour un faux Soulagement
 Nous souffrons des maux veritables.

Grand Roy, des Roys le plus humain,
 Le Remede est en vostre main,
 Il est digne de vos pensées;
 Vous pouuez sans bruit, sans esclat,
 Terminer les maux de l'Etat
 Par l'oubly des choses passées.

Reconciliez ces Esprits
 Qu'un zele indiscret a surpris,
 Bannissez loin d'eux le Diuorce;
 La Douceur fait par ses apas
 Ce que la Rigueur ne fait pas,
 Et l'Amour enchainé la Force.

Frondeurs, autrefois si puissans;
 Je vous voy desia languissans;
 Vostre Frondre à demy destruite
 Vous fait cognoistre que le fruit,
 Que vostre grand zele a produit,
 A bien trompé vostre conduite.

D

Il est permis de souhaiter
 Un Regne doux à supporter,
 Mais tel qu'il est il le faut prendre,
 Et s'il faut un temperament
 A l'absolu Gouvernement,
 C'est de Dieu qu'il le faut attendre.

Que s'il arrive quelquefois
 Que des Ministres de nos Roys
 Le Gouvernement soit trop rude,
 Lors qu'ils en seront recherchez,
 Recherchons en nous les pechez
 Qui causent cette servitude.

Il est bien vray que les Impôts
 Qui nous consommoient iusqu'aux os,
 Les Tailles & la Subsistance,
 L'Emprunt des Maisons, les Toisez,
 Les Estapes & les Aisez,
 Ont deuoré nostre substance.

Mais le remede à nos trauaux
 Est plus violent que nos maux,
 Et cette frondeuse vermine
 Qui deffendoit nos bastions,
 Nous couste douze millions,
 Sans la guerre & sans la famine.

Ces gens que nous auons armez,
 Pires que des loups affamez,
 Ont encheruy sur les pillages
 De ces Sergens irreguliers,
 Mangeurs de peuple, fuziliers,
 Qui desertoient tous les vilages.

Calculons les frais des Conuois
 Que nous ont fait durant trois mois
 Les Soldats des portes cocheres,
 Nous trouuerons que les Flamans,
 Les Lorrains ny les Alemans,
 N'ont point en de troupes si cheres.

Hola donc, Frondeurs, c'est assez,
 Contentons-nous des maux passez,
 Et de nos miseres communes:
 Remettons l'Etat en son poinct,
 Nostre interest y sera ioinct,
 Nous restablirons nos fortunes.

Autrement le temps s'escoulant,
 Et le remede estant trop lent,
 Nos maux se rendront incurables;
 L'Etat penchant sur le coste
 Nous mettra dans l'extremite,
 Et nous serons tous miserables.

Tous les ordres seront confus,
 Le dessous prendre le dessus
 Par la porte ou par les fenestres,
 Les mutins & les indiscrets
 Entreront aux conseils secrets,
 Et les Valets seront les Maistres.

Souuenez-vous, amis Frondeurs,
 Que ces mutins & ces grondeurs
 Qui vouloient forcer vos suffrages
 Lors qu'on travailloit à la Paix,
 Vous asiegeoient dans le Palais,
 Et vous estouffoient aux passages.

Que ce douloureux souuenir
 Vous detache pour l'auenir
 De ceste iniuste Populace,
 Qui n'aymant au Gouvernement
 Que la nouveauté seulement,
 Des meilleures choses se lasse.

Fuyez donc ces seditieux,
 Ces mutins & ces factieux,
 Laissez la Fronde à ces canailles,
 Et pour euitier tant de maux
 N'enfermez pas vos Generaux
 Vne autre fois dans vos murailles.

294 ~~66~~
Pour vous dont les pieux desseins
Vous font reuerer comme Sainctz,
Je n'entends pas bien vos mysteres;
Mais sans penettre dans le fons
Si les motifs en estoient bons,
Les effects estoient bien contraires.

Je n'oze appeler attentat
Vostre grand zele pour l'Estat;
Voulant nous tirer de souffrance
Vous ne iugiez pas que ce vœu
Pourroit un iour mettre le feu
Dans les quatre coins de la France.

L'Estat comme le diamant
Diminuë en le reformant,
Pour le trop polir on l'empire;
Quand vous reformez cét Estat
Vous diminuez son esclat,
Et la gloire de cét Empire.

Nous respectons vostre suport,
Mais puis que vous estes au Port
Où toutes les Graces arriuent,
Permettez-nous de prier Dieu,
Que ce Port ne soit pas le lieu
D'où nos calamitez derriuent.

Que nous puissions voir desormais
 Regner la Justice & la Paix,
 Que ces deux Graces s'entrebaissent;
 Et que suivant d'un cœur loyal
 La voix du Prophete Royal
 Toutes ces tempestes s'appaisent.

Qu'à l'auenir mieux aduisez,
 Nous ne soyons plus diuisez,
 Mais que chassant de bonne sorte
 Ce monstre de Diuision,
 L'Estat & la Religion
 Pour iamais luy ferment la porte.

Que Dieu nous face moissonner
 La Paix que luy seul peut donner,
 Et qu'il la rappelle en ce monde:
 Que pour comble de nos souhaits
 Nous puissions trouuer cette paix
 Dedans le tombeau de la Fronde.

Qu'enfin cette sainte Vnion
 Bannisse la Confusion
 Qui fait les discordes ciuiles;
 Que Paris soit comme autrefois
 La bonne ville de nos Roys,
 Et la Reyne des bonnes Villes.



E I N.

